



LA MORT DE MAMIE

Je suis chez Anne devant l'ordinateur, en début d'après-midi.

Le téléphone sonne. Je décroche, c'est mon frère Olivier :

-Bonjour

-Bonjour

-Ça va ?

Silence.

Lui : Tu as de la chance que je me suis souvenu que tu étais à Paris.

Silence.

Moi : je t'avais laissé un message.

Lui : j'ai changé de numéro.

Moi : Tu es sûr que ça va ?

Lui : Évidemment que non, mamie est décédée.

Il ajoute :

-Maman m'a demandé de t'appeler, on est tous là chez les parents.

-Tu le sais depuis quand ?

-Maman m'a appelé tout à l'heure.

-On aurait pu y aller ensemble...

-Je ne me souvenais plus que tu étais là. Tu nous rejoins ?

Je dis que je vais prendre un moment, que je rappellerai. Je raccroche.

Je reste quelques instants immobile, puis je téléphone chez moi à

Dieppe : pas de message. Je téléphone chez mes parents, à Chelles.

C'est ma mère qui décroche. Je lui demande pourquoi elle ne m'a pas appelé. Elle répond très vite: « Tu ne vas pas polémiquer ».

Je raccroche.

Deux sentiments poussent en moi :

*l'un, faiblement : la douleur de la mort de mamie, je ne me rends pas compte.

*l'autre, puissant : ne pas avoir été prévenu en même temps que les autres.

Je suis jaloux comme je l'étais enfant & adolescent : jaloux & honteux d'être jaloux.

Je suis conscient que sa mère vient de mourir. Justement, elle agit comme on fait dans ces moments-là, par réflexes.

Elle a sûrement pensé à moi mais comme j'ai la réputation d'être imprévisible, elle a dû se troubler & remettre à plus tard.

Avant de venir ce week-end là à Paris, j'avais écrit à mon père que je venais. Les relations avec lui étaient devenues très bonnes depuis quelques années. Avec ma mère aussi d'ailleurs. Je décide de lui écrire que je ne comprends pas pourquoi ça s'est passé comme ça.

Le téléphone sonne à nouveau. C'est ma sœur. Elle demande si je viens. Je dis que non, il ne vaut mieux pas. Je vais dire ou faire des choses que je vais regretter. Elle dit que je suis égoïste, que dans un moment comme celui-là c'est à maman qu'il faut penser. Notre rôle c'est d'être présent pour la reconforter. Je lui dis qu'elle a raison mais je ne peux pas venir tout de suite.

Elle hausse le ton, répète que je suis égoïste, que je ne pense qu'à moi. La vanne s'ouvre en moi. Je lui hurle le plus fort que je peux qu'elle n'a pas à me juger, qu'elle ne sais pas la douleur que c'est pour moi de perdre la grand mère qui m'a élevé, qui était la seule personne de la famille à m'encourager.

-« Arrête de me juger ! » je répète ça pendant qu'elle crie je ne sais quoi. Je raccroche violemment.

Je vois Anne à la porte de sa chambre qui me regarde timidement.

Je reste un moment à chercher ce que je pourrais faire. Je pense à ma tante. Elle m'a offert pendant quelques années des livres qui m'ont ouvert l'esprit. Elle m'est toujours apparue différente des autres. Je l'appelle chez elle. Je me sens en terrain ami. A ce répondeur, je dis que j'ai été prévenu de la mort de mamie comme un chien, que je ne peux pas venir reconforter maman mais que je pense à elle. Je lui demande d'être mon ambassadrice à Chelles.

Enfin l'émotion me rejoint, je pleure.

*

Plus tard dans l'après midi mon père a répondu à mon message. Il écrit qu'il était à la chasse. Il ne comprend pas le problème. « Il est normal que vous vous préveniez les uns les autres ». Il espère que je vais venir & m'embrasse.

Le soir ma tante me rappelle. Elle me demande pourquoi il faut toujours que je fasse des histoires. Ma mère a fait ce qu'elle a pu. Elle devait accompagner ma grand mère au marché comme tous les dimanches matins. Quand elle est entré dans l'appartement, elle lui a parlé normalement & comme elle ne répondait pas, elle a cru qu'elle dormait dans son fauteuil. Quand elle a voulu la réveiller, elle s'est aperçu qu'elle était morte. Elle a appelé les plus proches.

Je dis que ma mère a appelé tout le monde directement & qu'une fois tous réunis à Chelles, elle a demandé à mon frère de me téléphoner.

« tu devrais avoir honte de dire que tu as été prévenu comme un chien. Tu devrais plutôt appeler ta mère ».

Je dis que je vais le faire.

Un peu plus tard, dans la soirée, je téléphone chez mes parents. C'est mon père qui répond. Je demande si je peux venir le lendemain :

« Évidemment, tu viens quand tu veux ».

« 13h ? »

Il répète : « tu viens quand tu veux ».

*

On est Lundi. Je pars de Charonne vers onze heures. Le fleuriste auquel j'ai pensé est fermé. Celui d'en face n'a que des choses tristes. Je trouve un fleuriste chinois sur l'avenue de la résistance à Chelles. J'achète un pot avec une fleur genre lis & deux autres plantes, dont une avec des boules rouges.

Ma grand mère habitait dans le même immeuble que mes parents, à l'étage en dessous. Chez elle il y a ma tante, mon père & ma mère. C'est ma tante qui m'accueille. Je lui donne le pot, elle le met sur le balcon. Je lui demande si je peux voir ma grand mère. Elle m'emmène dans le chambre.

Quand la porte est refermée, je demande à ma grand mère si elle a eu peur.

On avait souvent parlé de la mort ensemble. Sur la fin elle disait qu'elle en avait marre, qu'on ne devrait pas vivre aussi vieux, mais elle n'était quand même pas très rassurée à l'idée « de rejoindre Papy ».

Ses doigts ont été tordus autour d'un crucifix. Elle est toute blanche. Elle sourit.

Elle porte une de ses robes à fleurs. Je pleure. Je reste longtemps près d'elle à lui parler. A des moments je voudrais la toucher mais je n'ose pas. J'attends qu'elle me parle, qu'elle me fasse un signe. Je reste un long moment sans rien dire & d'un coup, j'imagine ma mère qui me dit : « tu sais comment elle t'appelait dans ton dos, ta grand mère ?... le pauvre Éric ».

Je me lève, je vais l'embrasser, je lui caresse la main, mais je me trouve idiot. Je ressors.

Je ne vois personne dans l'appartement. Je vais m'asseoir dans le fauteuil où elle se mettait quand on se parlait. Je regarde sa plante préférée, le caoutchouc, avec ses feuilles bien cirées. Je regarde la vue sur la banlieue Est jusqu'aux immeubles de Marne-la-Vallée.

Sur ma tête, je sens la main très douce de ma mère. Elle dit quelque chose. Je sens son émotion. Elle s'assoit là où je me mettais pour parler à ma grand mère. Elle me demande pourquoi je pense toujours à mal. Je lui réponds que je n'ai pas envie de parler de ça maintenant. Elle coupe son émotion & en endosse une artificielle.. Elle dit que c'était horrible, qu'elle n'oubliera jamais.

-« Je suis arrivée. Je lui ai parlé normalement, je croyais qu'elle dormait, on devait aller au marché & puis je l'ai vu morte ».

Elle s'excite. Le sentiment en moi est terrible, je ne réussis pas à compatir. Je pense aux mots qui décrivent sa manière d'émettre : « bramer, gueuler... ».

Elle continue :

-« Elle avait autour du cou une alarme sur laquelle elle pouvait appuyer en cas d'urgence. Elle ne s'en est même pas servie. Elle s'est endormie. »

Puis elle s'arrête. Son émotion revient. Elle dit les yeux fixés sur le tapis : « c'est moi la prochaine sur la liste ».

Je ne comprends pas tout de suite qu'elle dit ça parce qu'elle est l'aînée.

Elle se met à pleurer vraiment. Je m'approche.

Quand je suis en face d'elle, il se passe quelque chose pour nous deux. Nos corps se raidissent. Elle reprend sa voix lyrique : « N'en veut pas à ton frère & à ta sœur. C'est moi la responsable, moi seule », elle m'attire à elle. Elle est comme un mannequin de bois, je me laisse faire. « Jure moi que tu ne leur en voudra pas. Jure-le moi ».

On reste un moment comme ça, en apnée.

Puis elle me relâche. Nos corps se détendent à nouveau, la discussion roule sur des banalités. Je peux dire qu'il faut que je retourne travailler. Elle dit, bien sûr. Nous nous embrassons & je m'en vais.

05/03/05
de Dieppe à Paris